

INSERTIONS

S'adresser au bureau du journal de 8 heures du matin à 6 heures du soir.

Rédaction et Administration

URUGUAY 26
(Imprimerie Latine)

UNION FRANÇAISE PETIT JOURNAL DU MATIN

ABONNEMENTS

Un mois \$ 1,00 ou \$ 1,30 or \$ 1,30
Trois... \$ 3,00 ou \$ 3,70 or \$ 4,25
Six... \$ 6,00 ou \$ 7,50 or \$ 8,25
Un an... \$ 10,00 ou \$ 12,00 or \$ 12,25

Numéro du jour... \$ 0,06
ancien... \$ 0,10

Les abonnements partiront des 15 de chaque mois

III Année Num. 768-648

Directeur: J. G. BORON DUBARD

MONTEVIDEO—Dimanche 19 Novembre 1893

Le crédit Agricole

On nous pardonnera sans doute de revenir sur cette question, au milieu même des préoccupations d'une lutte électorale qui devient d'instinct en instant plus vive et qui promet de rester mémorable.

Il en est peu d'aussi importantes, bien peu qui soient susceptibles, selon la solution qu'on aura leur donner d'engendrer de plus grands biens ou d'occasionner de plus grandes déceptions.

Nous rappelions l'autre jour cette vérité fondamentale que la vraie richesse d'un peuple, sa fortune primordiale et permanente gît dans la terre, dans la terre cultivée, travaillée, exploitée sagement, ou, vaillamment fécondée par le bras de l'homme.

On ne saurait trop insister sur cette considération; il n'en est pas qu'il convienne davantage d'inculquer aux générations nouvelles et aux hommes qui obéissent encore leur voie.

De toutes les vérités démontrées aucun n'est plus certain que la rémunération abondante que la terre paie à ceux qui veulent et qui savent la travailler.

Mais la terre n'est prodigue qu'à la condition qu'on n'ait pas commencé par se montrer parcimonieux avec elle.

Elle rend au centuple les avances qui lui sont faites, mais elle refuse ses faveurs à ceux qui lésinent avec elle, qui lui marchandent la sueur de leur front ou la semence. Elle n'enrichit que ceux qui lui font crédit et qui ont confiance en elle. Laissez-la pauvre ou épuisée: c'est la misère certaine, c'est la ruine à brève échéance.

Les avances exigées par la terre sont de deux sortes. Il lui faut du travail et il lui faut du capital. Le travail, tout cultivateur bien portant peut le fournir. Mais le capital?

Sans capital, le plus vaillant des travailleurs, le plus assidu, le plus économe, le plus intelligent ne peut que végéter et finir le plus souvent par se décourager, au grand détriment de la fortune publique.

S'il dispose d'une fortune personnelle suffisante ou s'il jouit d'un crédit qui le mette en mesure de se procurer facilement et en temps opportun l'argent dont il peut avoir besoin pour son exploitation, toute difficulté disparaît, le problème est résolu.

Mais si le cultivateur est dépourvu d'avances, s'il est indigent, si le crédit lui manque totalement ou si lui est accordé qu'à des conditions excessives, que fera-t-il?

Comment se défendra-t-il contre la misère, contre le découragement ou même simplement contre la concurrence des producteurs étrangers plus fortunés ou plus généreusement secondés. Aujourd'hui plus que jamais, et demain plus encore qu'aujourd'hui le cultivateur a un besoin impérieux, absolu, de capitaux, pour faire face aux dépenses productives qu'une agriculture raisonnée implique.

Tout ce qui sera fait pour lui fournir à des conditions équitables sera largement compensé plus tard par la fortune publique.

Mais comment incliner les capitaux vers ces besoins? Comment attirer l'argent dans cette voie?

D'heureuses initiatives se sont produites; nous en citons ici même l'autre jour un bien remarquable exemple. Mais cela ne saurait suffire. Si le crédit était une chose arbitraire, qui pût dépendre d'un signe de l'Etat, la solution du problème serait sans doute des plus aisées: une bonne loi, et tout serait dit.

Mais le crédit ne s'impose pas: il se mérite. Tous les décrets du monde ne feront pas qu'il le crédit ne reste impitoyablement refusé à certains individus tandis qu'il sera offert à d'autres, au contraire, avec empressement.

C'est en vain qu'on s'efforcerait de pousser les capitaux dans une direction qu'ils jugeraient contraire à leurs intérêts, et vainement aussi qu'on chercherait à les détourner de celle où ils croient trouver leur avantage.

L'organisation du crédit agricole, dès lors, est avant tout et par-dessus tout, une question d'organisation de garanties agricoles.

Par suite, c'est par en bas qu'il faut agir; c'est aux intéressés eux-mêmes qu'il faut demander tout d'abord l'effort, l'ingéniosité, l'esprit d'union et de solidarité, qui comptent parmi les éléments essentiels du progrès.

Isolés, inconnus, sans relations, quelle surface pourront offrir de petits cultivateurs, si méritants qu'ils soient?

En revanche, groupés, associés, ils auront chance d'inspirer plus aisément confiance.

En France, on a commencé à le comprendre. Aux vieilles théories sur le crédit agricole, on semble disposé à en substituer de nouvelles, fondées sur l'observation des faits.

La fondation des syndicats agricoles a été un premier pas dans cette voie.

M. Méline, dont nous n'aimons guère le protectionnisme militant, a vu juste cependant quand il disait à la Chambre des Députés française, l'an dernier: «Grâce à l'association, chacun des membres du syndicat, qui n'aurait personnellement que le crédit infime que lui donne sa petite fortune voit ce crédit centuplé dès qu'il entre dans le syndicat, le capital tout entier de ce syndicat garantissant les engagements qu'il prend avec son assentiment ou par son intermédiaire.

Il jouit dès lors d'une somme de crédit qui fait défaut aujourd'hui à la masse des cultivateurs.

C'est n'est point là assurément tout le problème, mais c'est un des moyens sûrs de le résoudre.

Organiser des multiples mutualités agricoles et vous aurez créé une véritable puissance. Un ensemble de garanties jusqu'ici ignorées, mais latentes, aura pris corps; on possèdera non plus seulement une apparence, un fantôme de crédit agricole mais une possibilité de crédit agricole.

Ceci fait, il serait facile d'obtenir pour le crédit agricole les conditions de modération dans le taux de l'escompte et de crédits à longue échéance, dont l'agriculture a besoin.

Les opérations agricoles, en effet, n'ont aucune analogie avec les opérations commerciales; tandis que les unes sont à courte échéance, les autres ne peuvent se liquider qu'en un long espace de temps.

Il faudrait donc organiser le crédit de telle sorte que les billets soient à échéance de neuf, douze ou quinze mois, suivant les genres de culture que l'on a en vue.

C'est pour avoir confondu les effets commerciaux et les effets agricoles, et pour avoir voulu les soumettre à une même règle d'escompte et de délais qu'on n'a abouti à rien dans une multitude d'essais bien intentionnés.

Pour répondre aux besoins du crédit agricole, il faut des capitaux qui, loin d'être remboursables à vue ou à court terme soient extensibles qu'à long terme.

Cela même ne saurait suffire. Le cultivateur ne pourra emprunter avec sécurité et travailler avec courage que si on lui donne la certitude que ses billets seront renouvelables pendant une durée égale à celle des opérations qu'il a en vue et même à celle qui pourront rendre nécessaire les contrariétés de l'été atmosphérique.

Il y a une condition fondamentale sans laquelle le crédit agricole ne peut être qu'un leurre et une utopie, une chimère ou un mensonge également gros de déboires.

Sera-t-il possible, en ces conditions, de trouver les capitaux nécessaires à la formation d'un puissant établissement de crédit agricole?

La difficulté est grande, mais l'impossibilité n'existe pas.

Le crédit mutuel, une organisation intelligente des prêts sur nantissement, l'institution d'une assurance obligatoire avec le concours de l'Etat, rendent la question soluble.

Elle sera résolue le jour où des hommes de bien et de bonne volonté, secondés par un Gouvernement favorable de la confiance publique, oseront l'entreprendre.

CHARITÉ

La charité est un des passe-temps préférés de la Société Montevideenne, et quand Montevideo s'amuse, elle n'oublie jamais les déshérités du sort, au milieu même de l'enlèvement de ses fêtes. Partout, et toujours, la part de la charité est largement ou plutôt royalement faite. La grande fête projetée par la Société «La Patrie» à l'occasion du septième anniversaire de sa fondation en est une nouvelle preuve.

Le cri de ralliement de cette Société est «Fraternité», aussi les dames ont-elles voulu cette année, prendre une part active à cette fête de famille.

Elles se sont spontanément constituées en comité, et toutes ont comploté de doubler la fête d'une bonne œuvre, en organisant une grande tombola, dont le bénéfice sera affecté à une œuvre de charité qui ne sortirait pas de «La Patrie».

La campagne menée par l'aimable présidente, Madame Paul Raymond, secondée par un charmant bataillon de jolies jeunes filles, est fort intelligemment menée.

On ne dort plus, du matin au soir, et du soir au matin, on ne pense qu'à la Tombola.

On peut dire que jamais la charité n'avait présidé avec autant d'autorité aux fêtes organisées par «La Patrie»; jamais le sentiment du bien à accomplir n'était mêlé dans une proportion plus intense au désir de s'amuser.

C'est que jusqu'à présent, Messieurs, vous aviez négligé les concours des dames. Aujourd'hui elles nous apprennent qu'elles veulent une chose qu'elles ont prise à cœur, elles connaissent le chemin du succès. N'a-t-on pas dit: Ce que femme veut, Dieu le veut!

Tout le monde ne peut donner des lots de valeur, mais tout le monde voudra, si petite qu'elle soit, faire la part des malheureux. Il y a longtemps que Tobie disait à son fils: Si vous avez beaucoup, donnez beaucoup; si vous avez peu, donnez peu.

Le principe de la charité n'a pas changé.

Frou-frou

LES FRÈRES FRANCO-RUSSE

A PARIS

A l'Eglise Russe

Les sujets russes, seulement, étaient admis à assister au Te Deum. Bien que la cérémonie ne fût annoncée que pour 11 heures, les fidèles

commencent à entrer dans l'église dès 8 heures et demi, chacun craignant de ne pas trouver de place, en arrivant trop tard. A 9 heures, deux cents personnes déjà sont arrivées et assistent aux derniers préparatifs: l'altare est garni de cierges, des pelles d'or qui pendent leurs lourds rouges sur le fond d'or de la porte principale de l'iconostase, porte sacrée que le patriarche, à l'exception des prêtres, peut franchir, et qui n'est ouverte qu'une fois par an, le jour de son couronnement, où il est admis à communiquer à l'intérieur de l'iconostase. Sur les marches, on dispose des corbeilles de fleurs, marguerites et chrysanthèmes.

A 9 heures 15, l'église est déjà pleine, on laisse seulement un espace vide réservé aux officiers de marine; des gens se reconnaissent, des groupes se forment, les conversations s'engagent. Grâce à l'épave tapie qui couvre le sol, à l'aménagement coquet du sanctuaire, contrastant avec la sévère architecture de nos églises, on se croirait plutôt dans un vaste salon. Parmi les membres de la colonie russe présents, nous remarquons d'abord M. et Mme de Mohrenheim, M. Kartof, consul général de Russie, et le général Froedericksz, avec un attaché militaire; puis arrivent, successivement, M. Bogolubof, ancien officier de marine russe, peintre de marine très distingué, auteur de deux tableaux qui ornent les bas côtés de l'église russe; le baron de Kori, le consul de Montenegro, etc.

Jusqu'à 11 heures, l'assistance fait assez bon contenance, mais, à partir de ce moment, elle donne des signes d'impatience et de lassitude. Quelques dames, debout depuis deux ou trois heures, finissent par s'asseoir sur les tapis.

A midi, les tiraillements d'estomac se mettent de la partie et les gens bien avisés font circuler discrètement les petits pains qu'on se partage entre amis. De temps en temps, les vagues rumeurs de la foule massée aux abords de l'église viennent donner l'espoir bientôt déçu de l'arrivée des marins si impatiemment attendus. A midi 20, arrive M. de Giers, fils du chancelier, annonçant que les officiers russes sont partis du cercle militaire, mais que leur cortège avançait très lentement par suite de l'énorme affluence du populaire. A 1 heure moins la quart, nouvelle alerte; on voit entrer le premier uniforme d'officier de marine; il est porté par M. le lieutenant de vaisseau Bohr, attaché à l'ambassade de Paris, et précédant ses camarades d'une demi-heure environ.

Enfin, à 1 heure 10 minutes, la musique d'un régiment d'infanterie, placé dans la cour, attaque l'Hymne russe; les acclamations retentissent; la foule s'engouffre sous la voûte du porche dont on ouvre la grande porte à deux battants et, pendant les rangs pressés des assistants, l'amiral Avellan parait; il va droit à M. de Mohrenheim et l'embrasse; derrière leur chef viennent, par petits groupes d'abord, puis un à un, les officiers russes que la foule dans son empressement à se séparer les uns des autres; ils sont mêlés à des officiers de marine français, ainsi qu'à des officiers de l'armée de terre, du l'Etat-major du gouverneur militaire de Paris et du Cercle militaire qui accompagnent leurs camarades étrangers. Les russes sont en grande tenue, les officiers de marine proprement dits portent l'uniforme noir à broderies d'or; et contre-épaulement à corps jaune et tournantes d'or; les médecins et officiers mécaniciens portent la tunique verte foncé à pattes d'argent au collet, aux parements, passepoil de plastron blanc, épaulettes d'argent à grosses franges ou pattes d'épaulettes d'argent passepoilées de rouge; ils se rangent comme ils peuvent au milieu de la foule et l'office commence, célébré par l'archiprêtre Vassilief et le père Arsène, couverts de chapas de drap d'or. Les voix sonores des chœurs font le plus bel effet; beaucoup des assistants y joignent leurs accents, la cérémonie ne dure qu'une demi-heure environ.

Ensuite les officiers russes vont baisser la patène et restent quelques instants dans l'église où ils ont retrouvé dans l'assistance des amis avec lesquels ils causent cordialement, puis ils remontent en voiture pour retourner au Cercle militaire où ils arrivent vers 2 heures, toujours acclamés et fêtés par la foule et où un déjeuner intime les attend.

Le déjeuner du Cercle

Le déjeuner a été servi en même temps dans le salon vert où a été dressée une table de quinze couverts et dans le grand salon de la Paix où la table compte soixante-huit couverts. Le général Chanoine et le colonel Michel ont pris place dans le salon vert, aux côtés de l'amiral Avellan et de son état-major. Les commandants Prévoit et Cesari, ainsi que les officiers de la commission des fêtes, dans le grand salon de la Paix avec les autres officiers russes.

Ces deux salles étaient richement décorées de trophées et de panoplies militaires. Sur la table du grand salon de la Paix se trouvait une pièce montée de grande dimension, due à Henri Martin, chef d'œuvre, et à Donat, cuisinier du Cercle. Cette pièce représentait un arc de triomphe, sous les arcades duquel se promenaient des marins russes et français et qui surmontait un quadrige triomphal où sont assises, côte à côte, des figures allégoriques représentant la France et la Russie.

Au dessert, un toast a été porté en russe au czar et à l'impératrice par le général Chanoine; le colonel Darry a prononcé une petite allocution que les officiers russes ont accueillie par sept salves d'applaudissements et des hurrahs. Dans le salon de la Paix, où la table était présidée par le capitaine Harbade, un toast a été porté aux officiers russes par le colonel Bart.

«Nous sommes heureux, a-t-il dit, de vous recevoir au cercle et nous vous attendons avec impatience. Soyez les bienvenus parmi nous.» Un officier russe s'est alors levé pour remercier les officiers français de l'accueil qui venait de leur être fait. Le déjeuner a été terminé à 3 heures 25.

L'amiral Avellan est rentré dans ses appartements pour se préparer à la visite du chef de l'Etat Dans l'escalier, le sous-officier Saint-Marie lui a remis un nombreux courrier à son adresse.

Durant toute l'après-midi, les grands boulevards présentent l'animation qui leur est habituelle les grands jours de fête. Les omnibus sont bondés de voyageurs. Durant le Cercle militaire, la foule est énorme et ne cesse de stationner poussant sans cesse des acclamations et les cris de: Vive la Russie! Vive la France!

A l'Elysée

Accompagné de la délégation des officiers russes venue à Paris, l'amiral Avellan s'est rendu

cette après-midi, à 1 heure précise, au palais de l'Elysée.

Le baron de Mohrenheim, ayant à ses côtés, M. de Giers, M. Naryshkine, M. Swetchine, le général Laro, Froedericks et le lieutenant de vaisseau Bohr, l'attendait dans un des salons du rez-de-chaussée, les voitures des officiers russes étaient escortées on tête, en queue et sur les côtés par un escadron de cuirassiers.

L'amiral Avellan a été reçu au bas du perron par M. Mollat, chef adjoint du protocole, et par le capitaine Noël, commandant militaire du palais. Il a monté le grand escalier, suivi de ses officiers et précédé par le baron de Mohrenheim et le personnel de l'ambassade. Le président de la République l'attendait dans le grand salon doré du premier étage, tout orné de fleurs et d'arbustes; sur l'une des tables on apercevait un écusson représentant les armes de l'empereur de Russie.

M. Carnot avait à ses côtés M. Jules Dorelle, ministre des affaires étrangères; l'amiral Rieu, ministre de la marine; le général Borius, secrétaire général de la présidence; les officiers de la marine militaire, les colonels Chanoine, Pistorel, Courtes-Lapeyrat, M. Tranchau, chef du secrétariat particulier du président, ainsi que MM. François et Delaroche, attachés au cabinet de M. Dorelle.

M. le baron de Mohrenheim a présenté l'amiral Avellan qui s'est incliné profondément devant le président de la République, ainsi que tous ses officiers. L'amiral Avellan a dit: «J'ai l'honneur, Monsieur le président de la République française, de vous apporter mes hommages les plus respectueux et ceux de l'escadron que je commande et de la marine russe tout entière.» M. Carnot a ensuite prononcé les paroles suivantes:

«Je vous remercie, Monsieur l'ambassadeur, de m'avoir présenté l'amiral Avellan et les officiers de l'escadron russe; j'avais confié au ministre de la marine la mission de leur porter mes souhaits de bienvenue, à leur entrée dans les eaux françaises, à leur arrivée sur notre territoire. Je suis heureux de pouvoir, aujourd'hui renouveler ces souhaits en personne.

«On vous a, Messieurs, exprimé à Toulon, toute la sympathie du gouvernement français. Les populations de cette nation tout entière. Partout vous trouverez le même accueil chaleureux et cordial. Les liens d'affection qui unissent la Russie et la France, resserrés, il y a deux ans par les manifestations touchantes dont notre marine a été l'objet à Cronstadt, sont, chaque jour plus étroits et le loyal échange de nos sentiments d'amitié doit inspirer à tous ceux qui ont à cœur les bienfaits de la paix, la confiance et la sécurité.

«Le grand empereur qui vous envoie Messieurs et qui je salue d'ici, vous a confié une haute mission que vous savez dignement remplir. Soyez les bienvenus.»

L'amiral Avellan a remercié en quelques mots.

M. le président de la République a engagé ensuite une conversation très courtoise avec l'amiral Avellan qui a fait défiler devant lui tous les officiers qui le commandent. M. Carnot a serré la main à chacun d'eux. L'audience a été très solennelle; elle a pris fin à 4 h. 12. A l'arrivée et à la sortie, les honneurs ont été rendus par le piquet d'honneur fourni par la garde républicaine.

Autres visites officielles

L'amiral Avellan, en sortant de l'Elysée, toujours escorté par les cuirassiers, est allé au palais du président du Sénat; il a été reçu par M. Challemel-Lacour, qui était assisté des membres du bureau. M. Challemel-Lacour a souhaité la bienvenue à l'amiral Avellan et lui a dit que la haute Assemblée qu'il présidait serait très sensible à la démarche qu'il avait bien voulu faire et à la démarche qu'il avait bien voulu faire et à la démarche qu'il avait bien voulu faire.

Après quelques minutes de conversation, l'amiral Avellan a pris congé de M. Challemel-Lacour puis il s'est dirigé vers le palais de la présidence de la Chambre des députés. Entouré des membres du bureau, qu'il avait priés de vouloir bien se joindre à lui, M. Casimir Périer a reçu l'amiral Avellan et ses officiers dans le grand salon d'honneur. Après quelques paroles fort aimables, M. Casimir Périer s'est adressé à lui en ces termes:

«La Chambre des députés sera très sensible à la démarche que vous voulez bien faire en vous rendant ici. Elle est vivement regrettée, en l'absence de M. Carnot, par la Chambre, et ne peut que vous adresser ses vœux pour que vous puissiez associer aux sentiments qui, pendant ces jours inoubliables, ont battu à l'unisson les cœurs des Russes et des Français.

«Avec la nation française tout entière qui vous accueille, nous adressons à S. M. l'empereur de Russie l'hommage de notre respect, à la marine, à la nation russe l'expression de notre profonde sympathie.»

La troisième visite de l'amiral Avellan a été pour le président du conseil, ministre de l'Intérieur. M. Ch. Dupuy, répondant à l'amiral Avellan lui a souhaité la bienvenue au nom du ministère français, en ajoutant qu'il était fort honoré de voir qu'il visitait l'escadron russe qui prouve l'union des deux nations ait eu lieu sous sa présidence.

Quoique M. Dorelle eût fait dire à l'amiral Avellan, par le baron de Mohrenheim, qu'en raison de ses fatigues, il se faisait un devoir de le dispenser de sa visite, l'amiral russe et ses officiers se sont présentés à l'hôtel du quai d'Orsay, où ils ont déposé leurs cartes.

Le ministre de la guerre a reçu l'amiral Avellan et ses officiers, entouré par le général Hau, directeur, et le colonel Trénu, chef adjoint de son cabinet; le commandant Mugnier et les autres officiers de son état-major particulier. Pendant que le général Loizillon s'entretenait avec l'amiral Avellan, les officiers de son état-major ont eu une conversation avec les officiers supérieurs russes. La dernière visite de l'amiral Avellan a été pour l'amiral Rieu, ministre de la marine.

Détails à noter: Au sortir de l'Elysée, où tous les officiers russes s'étaient rendus pour être présentés à M. Carnot; la plupart d'entre eux ont regagné directement le cercle, pendant que l'amiral et ses officiers d'ordonnance continuaient les visites officielles. Sur tout leur parcours, ils ont recueilli les marques de sympathie enthousiastes dont la population ne s'est pas départie depuis leur arrivée à Paris.

En rentrant au Cercle militaire, la foule, qui ne cesse de stationner sur ce point, a, de nouveau, chaleureusement acclamé l'amiral et sa suite. Il n'y a eu aucun incident.

Quelques instants après son arrivée au cercle, l'amiral et les officiers de l'escadron russe sont repartis, escortés par des escadrons de cuirassiers, pour l'Elysée où ils vont assister au dîner et au bal que leur offre le président de la République, inutile d'ajouter que les ovations ne leur ont encore pas été ménagées.

Le dîner présidentiel

A l'occasion de ce grand dîner offert par le président de la République et M. Carnot en l'honneur de l'amiral Avellan et des officiers de l'escadron russe, le palais entier de l'Elysée avait été pour la circonstance brillamment illuminé. La table, décorée de fleurs avec une suprême élégance, comprenait 110 couverts; elle avait été dressée dans la grande salle des fêtes. Cette salle a subi tout récemment une transformation profonde; des embellissements y ont été apportés, sur les plans de M. Chancel, architecte du palais. Les ornements nouveaux ont un réel cachet artistique et des statues d'une grande valeur y figurent en grand nombre. Le dîner de ce soir est le premier donné dans la salle des fêtes depuis la fin de ces travaux. Mme Carnot portait une toilette de brocart blanc et or, garnie de points d'Alençon et dans ses cheveux des nœuds de diamants; elle avait à sa droite M. de Mohrenheim, ambassadeur de Russie à Paris, et à sa gauche M. Challemel-Lacour, président du Sénat.

Le président de la République avait à sa droite l'amiral Avellan et à sa gauche M. C. Périer. A côté de chaque français était placé un officier russe. Quoiqu'il ait été tenu compte, autant que possible, de la différence des grades pour la répartition des places, le général Saussier, gouverneur militaire de Paris, avait à ses côtés, deux lieutenants russes.

Citons, parmi les invités: Tous les ministres, à l'exception de M. Viéte, indisposé; M. de Montebello, ambassadeur de France en Russie; M. de Laboulaye, ancien ambassadeur; le grand chancelier de la Légion d'honneur; les membres du conseil supérieur de la guerre; les vice-amiraux présents à Paris; l'amiral Gervais et le général de Moisselle; les deux chefs d'état-major généraux; le général Borius, secrétaire général de la présidence; M. Mollat, chef adjoint du protocole, les colonels Chanoine, Pistorel et Courtes-Lapeyrat; M. Tranchau, etc.

Au moment où le président de la République et l'amiral Avellan ont pénétré dans la salle des fêtes, la musique de la garde républicaine a joué la Marseillaise. La même musique a, ensuite, pendant la durée du dîner, joué divers morceaux de son répertoire.

Le menu était somptueux. Sur le revers, il portait, en relief, deux drapeaux français, encadrés dans le drapeau national russe et le drapeau de la marine russe, au milieu desquels se détachaient deux écussons représentant les armes impériales russes et les armes de la République française.

Toast de M. Carnot

Au dessert, le président de la République a porté le toast suivant:

«Je porte la santé de Sa Majesté l'empereur Alexandre III. Je me permets d'associer, respectueusement, à cette santé, celle de Sa Majesté l'impératrice de Russie. Je bois à la brave marine russe dont les représentants sont ici les bienvenus, à sa vaillante armée de terre et à la nation tout entière.»

Toast de M. de Mohrenheim

M. de Mohrenheim, ambassadeur de Russie, porta la santé du président de la République en ces termes:

«Monsieur le président, avant de porter un toast destiné à faire vibrer dans leurs plus intimes profondeurs, non seulement les cœurs réunis dans cette enceinte, mais également, et tout aussi fort, tous ceux qui de près ou de loin, sur tous les points de ce grand et beau pays de France, comme dans la Russie entière, battent en ce moment à l'unisson des nôtres, je viens vous prier de vouloir bien me permettre de vous faire agréer l'expression de notre profonde gratitude pour les paroles de bienvenue qu'il vous a plu d'adresser ce matin au vaillant commandant de notre escadron, chargé par Sa Majesté l'empereur, de la mission flatteuse de rendre à la votre la visite de Cronstadt.

«Ces paroles ont caractérisé avec la haute autorité qui vous appartient la véritable signification et la portée exacte de ces magnifiques fêtes de la paix célébrées avec une si remarquable unanimité et une loyauté et une sincérité si parlante. Aussi, par quelle manifestation plus écœurante pourrions-nous mieux nous associer et y répondre que par le cri également loyal et également sincère de: Vive le Président de la République Française!»

La musique de la garde républicaine a joué l'Hymne russe, après le toast porté par M. Carnot, et la Marseillaise après le toast porté par M. le baron de Mohrenheim. Les deux toasts et les hymnes nationaux des deux pays ont été écoutés debout par tous les convives.

Le bal

A 9 heures, les invités du président de la République ont quitté la grande salle des fêtes où la table avait été dressée pour se rendre dans un des salons du premier étage, c'est là que le café leur a été servi; en une demi-heure, la table, les chaises ont été enlevées et l'orchestre de Desgranges s'est substitué à la musique de la garde républicaine.

A 10 heures précises le président de la République et Mme Carnot entourés par les ministres, par le général Borius, par les officiers de sa maison militaire et M. Gaston Carnot, leur fils, se sont placés dans le salon dit des aides de camp; ils y ont reçu leurs invités qui, de la première heure, sont arrivés en foule, afin de présenter leurs hommages au chef de l'Etat et à associer à la fête donnée en l'honneur des officiers russes.

Secondés par Mme et Mlle Boriens, Mmes Chanoine et Pistorel, Mme Carnot faisaient les honneurs avec cette haute et gracieuse simplicité qui donne tant de prix à ses invitations, 5,000 cartes environ avaient été lancées. Les vestiaires étaient parfaitement aménagés. Sur les marches de la veranda formant l'entrée, des gardes républicains, en grande tenue, formaient une haie entre laquelle défilaient les arrivants.

Un salon et un buffet spéciaux avaient été réservés aux officiers, russes et aux membres du corps diplomatique; les officiers russes ont préféré rester en communication plus directe avec le public et ont été avec enjouement et une cour,

